

peuplé d'aventuriers, où il était imprudent de s'aventurer la nuit. Le capitaine avait, dans sa vie, bravé de plus imminents dangers ; il pressa les flancs de son cheval et, franchissant les collines, se dirigea vers le campement des huguenots.

Pendant qu'il rendait compte à Montbrun de son message, d'autres événements se passaient à Pierre-Scize. Beaumont, resté seul, Beaumont, plus épris et plus ému qu'il ne voulait se l'avouer, fit mander Marguerite auprès de lui. Un mouvement de révolte accueillit, chez la jeune fille, l'ordre qui la faisait paraître devant le général ; tout le sang de Flavio bouillonna, et son regard de page audacieux et résolu s'alluma comme jadis dans la mêlée ; puis, la raison de la jeune châtelaine triompha ; la modestie et la dignité se peignirent sur son front, et ce fut d'un pas ferme, mais calme, qu'elle marcha vers la salle où le baron l'attendait.

— Vous étiez malade, ce soir, dit Beaumont d'un ton où l'orage grondait encore, puisque vous nous avez privés, au dîner, de votre présence ?

— J'étais, en effet, souffrante et triste, Monseigneur.

— Souffrante, je le crois ; triste ? je ne sais qui aurait pu vous assombrir. Si le repos pèse à votre activité, Marguerite, je vous annonce, pour demain, notre entrée en campagne ; tenez-vous prête à partir.

— Veuillez m'en dispenser, Monseigneur ; j'ai repris, à Lyon, les vêtements de mon sexe ; j'ai dû en même temps reprendre les vertus de la femme et surtout de la jeune fille. Inexpérimentée, je vous ai suivi, vous, mon protecteur, vous, qui m'avez sauvée et qui m'avez promis de me rendre à ma famille, si j'en ai une encore.